

Bertil Galland dans les plis de son encyclopédie intime

Passage du livre

Michel Audétat
Journaliste



Il est question de stylo-bille, de tuiles romaines, de roses anciennes, de la grotte Chauvet, de concierges tyranniques, de nourritures terrestres, des fourmis du Jura vaudois, de la variété des tinettes qui séparent les continents et de l'unité des langues qui les

rapproche. On dirait un inventaire à la Prévert; c'est une «petite encyclopédie intime» à la Bertil Galland.

«Les choses, les langues, les bêtes» n'emprunte pas les grandes avenues. Préférant les provinces aux capitales, cette suite de textes passe par des chemins vicinaux, fouille dans les interstices, dénêche ici une vieille chignole qui fait surgir l'humble et beau personnage de son propriétaire, exhume là l'ouvrage oublié d'un anarchiste lausannois qui ne manquait pas d'humour noir (Pierre Enckell). La langue est savoureuse.

Du prosaïque surgit le poétique. Et l'ensemble compose un autoportrait discret, en ombres chinoises, de cet éditeur, journaliste et écrivain qui a toujours été en quête de gai savoir et en guerre contre l'incuriosité.

Désormais, dans un monde pris de vitesse, la vie d'un homme se définit aussi par ce qu'il a vu disparaître. Bertil Galland évoque ainsi la plume et l'encrier avec lesquels il avait appris à écrire, les linotypes grâce auxquelles on a longtemps fabriqué les journaux, le pauvre fax qui est mort jeune. Mentionnons encore



A lire

«Les choses, les langues, les bêtes - Petite encyclopédie intime», Bertil Galland, Slatkine, 235 p.

les desserts préparés en cuisine qui, dans les restaurants ordinaires, ont cédé la place à la triste carte plastifiée des glaces industrielles. Une perte majeure, soupire l'auteur: «Les desserts sont étroitement mêlés aux grandes choses de ce monde, à la vie plus forte que la mort.»

De telles remémorations font entendre une petite musique qui appartient à la mémoire collective: la musique des choses qui passent. Et l'on n'est guère surpris de tomber sur un magnifique texte consacré à Georges Perec, qui avait écrit «Je me souviens».

Gare à la position du missionnaire!

Roman L'écrivain neuchâtelois Thomas Sandoz publie «Croix de bois, croix de fer», qui traite de missionnaires. Entre drame familial et burlesque, une belle réussite romanesque.

Michel Audétat
michel.audetat@lematindimanche.ch

Il règne un climat de colère divine. Les cieus sont en tumulte. Des rafales de pluie rageuses battent l'Oberland bernois et l'hôtel Rotary Spart Resort, qui a perdu de sa superbe. L'air glacé s'infiltré, l'électricité va et vient. C'est un temps d'apocalypse au sens imagé comme au sens originel du terme: un temps de révélation.

Le narrateur a une révélation à faire. Son frère ne ressemblerait pas à celui dont on s'apprête à célébrer la mémoire à la faveur d'un colloque consacré à «l'impératif missionnaire». Il s'agit de dénoncer une imposture. Le «Bon Samaritain» dissimulerait une personnalité retorse, dominatrice, suffisante, obsédée d'elle-même et non des autres. Rien à voir avec le concert de louanges que fait naître, parmi les chrétiens réunis sur l'Oberland, ce frère soldat de Dieu à qui un accident de voiture a ôté la vie. Mais ils ne perdent rien pour attendre. Porté par des motifs qui se révéleront peu à peu, le narrateur prépare un coup d'éclat.

Ce nouveau roman de Thomas Sandoz ne ressemble pas tout à fait aux précédents: «Même en terre» (2012), «Les temps ébréchés» (2013) ou «Malenfance» (2014) que cet écrivain des Montagnes neuchâteloises a publiés à Paris, chez Grasset. «Croix de bois, croix de fer» conserve les mêmes exigences stylistiques, la netteté et le poli de la phrase. Mais il apparaît plus aéré, plus dialo-

gué, d'une variété plus attentive aux ridicules de la comédie sociale.

Le tableau des mœurs missionnaires se révèle burlesque, parfois féroce. Ce type en sandalettes. Cette trentenaire vêtue d'une «chemise unisexe issue du commerce équitable». Cette assemblée où l'on use à la fois d'un ton bienveillant et de la citation biblique péremptoire... Entre les murs humides du Rotary Spart Resort flotte un air de tyrannie souriante que le narrateur avait déjà respiré au sein de sa famille. Dans les années 1960, ses parents avaient vécu en Centrafrique pour y sauver les âmes de quelques bons sauvages. Et son frère a repris le flambeau du missionnaire en exhibant une foi sûre d'elle-même, sans compromis, qui prônait l'action et méprisait la théologie universitaire. Son protestantisme de combat était en guerre contre tous les tièdes.

Les seins de Béatrice Dalle

Le narrateur voyait la chasteté de son frère comme «une performance inutile». Sur ce terrain, il n'a jamais été tenté de rivaliser avec lui. En témoignent les chapitres qui, alternant avec ceux qui se déroulent à l'hôtel, composent un roman de formation dans la Suisse des années 1980. Ce versant du livre contient quelques très jolies scènes. Le narrateur appartient à une bande de potes qui partagent le même goût pour les chansons de Bronski Beat, les vélomoteurs Puch, les seins de Béatrice Dalle et ceux des filles du coin. L'écart avec son frère se creuse.



Thomas Sandoz: né en 1967 près de La Chaux-de-Fonds, il s'affirme comme un grand romancier. Sébastien Anex

Le «Bon Samaritain» dissimulerait une personnalité retorse, dominatrice...

Les fronts semblent ainsi bien dessinés. Mais le sont-ils? Faut-il tenir pour ridicule la bonne volonté que les parents ont manifesté en Afrique? Pourquoi le narrateur tient-il tant à faire entendre sa vérité? Est-il vertueux son désir de dénoncer les fausses vertus d'un frère qui aurait drapé sa bassesse dans la bannière du Bien? Les évidences se troublent. A mesure qu'on avance dans le roman, on perçoit les failles intimes de ce justicier qui se décrit comme «un agnostique pétri de valeurs protestantes. La culpabilité et le sens du devoir, sans l'espérance ni

la justification.» L'ambiguïté a toute sa place dans «Croix de bois, croix de fer». Fluide et limpide, le roman n'est pas pour autant d'une simplicité biblique. ●



A lire

«Croix de bois, croix de fer», Thomas Sandoz, Grasset, 332 p.

Le top 10 livres

Tous rayons confondus
du 30.5 au 4.6

- 1 **Le dompteur de lions** - Camilla Läckberg, Actes Sud
- 2 **Le dragon du Muveran** - Marc Voltenuer, Plaisir de Lire
- 3 **La magie du rangement** - Marie Kondo, Pocket
- 4 **Les enquêtes de Maëlys 11. Drôle d'anniversaire à Vevey** - C. Pompéi et R. Barbanègre, Auzou
- 5 **Jean Troillet. Une vie à 8000 mètres** - Charlie Buffet et Pierre-Dominique Chardonens, Ed. Guérin
- 6 **L'amie prodigieuse** - Elena Ferrante, Folio
- 7 **La fille de Brooklyn** - Guillaume Musso, XO
- 8 **Comme un enfant perdu** - Renaud Séchan, XO
- 9 **Le charme discret de l'intestin** - Giulia Enders, Actes Sud
- 10 **Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal et la nature** - Aymeric Caron, Don Quichotte

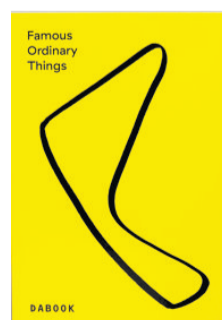
En partenariat avec:

PAYOT
LIBRAIRE

Design «Les fameuses choses ordinaires»

Objets suisses de Suisses

Collection Une nouvelle maison d'édition est née, on la salue: il s'agit de Dabook, fondée à Lausanne par Damian Conrad et Rob van Leijssen. Leur premier livre, au format de poche, est en anglais, mais le texte n'est qu'une courte introduction. «Famous Ordinary Things» présente une galerie d'objets du design suisse appartenant à des personnalités suisses, et photographiés par eux dans leur environnement, avec leur téléphone portable. C'est «hype», donc. Les people appartiennent surtout au monde de l'architecture et des beaux-arts, univers où on a, il est vrai, plus de chances de croiser les livres de typo de



Weingart que chez les politiques. Mais peu importe: le plaisir est de découvrir ici un panorama du design suisse, patrimoine exceptionnellement riche, tel qu'il est vécu dans la vie de tous les jours. Une sélection? La poignée de porte de Max Bill et Ernst Moeckl chez Alain de Botton, la chaise LC4 du Corbusier chez Marco Borradori, le sac Freitag «R110/Référence Collection» chez Stefano Stoll, une broche de Gilbert Albert chez Martine Brunshwig Graf ou la chaise «Seconda» de Mario Botta chez... Mario Botta. **J.-J. R.**

Editions Dabook, 156 p. En librairie.

Polar «Sous le viaduc»

Près de chez vous

Vaud Alors que Nestlé vient d'ouvrir un musée qui célèbre son histoire, la multinationale veveysanne apparaît sous un jour un peu moins glorieux dans un polar 100% couleur locale.

Surprise en train de batifoler dans une voiture sous le viaduc de l'A12, près de Châtel-Saint-Denis, une biochimiste du géant de l'agroalimentaire, secteur chocolat, est exécutée par des tueurs à gages. La scène de crime est en territoire fribourgeois, mais la victime, une expatriée d'origine irlandaise, était domiciliée dans le canton de Vaud. Autant dire que la collaboration s'annonce délicate entre les polices cantonales. Léger

et cabotin, «Sous le viaduc» joue sur le folklore des préjugés que les Romands entretiennent les uns vis-à-vis des autres. Dans ce premier roman du journaliste Guy-Olivier Chappuis, le lecteur s'amuse notamment des péripéties de l'inspecteur Crittin ou du sergent Bolomey. Mais il replonge également au cœur d'une affaire qui secoua la région lorsque l'opinion publique découvrit que des altermondialistes d'Attac avaient été infiltrés, entre 2003 et 2008, par une taupe à la solde de la multinationale. **Geneviève Comby**

De Guy-Olivier Chappuis, Editions Furieux Sauvages, 283 p.